

*Discours prononcé le 2 mai 2013 au Parlement de Bucarest
devant les délégations française et roumaine de leurs académies respectives.*

L'Académie de médecine de France: ses origines et son histoire aux XIX è et XXème siècles.

Jacques Battin

*membre de l'Académie Nationale de médecine,
docteur-es-lettres, Vice-président de la SFHM.*

L'initiative de Platon de réunir les Athéniens du Vème siècle avant notre ère, curieux de culture et d'enrichissement mutuel, dans un espace de liberté, appelé jardin d'Académos, héros légendaire d'où vient le nom d'académie, s'est inscrite très tôt dans la mémoire des hommes ayant le goût de mêler leur savoir dans un climat de respect mutuel. L'académie platonicienne forte de la devise « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » était placée sous la protection d'Apollon Musagète, le Maître des Muses, signifiant l'ensemble des disciplines artistiques et scientifiques.

La Renaissance retrouva cet usage avec l'académie des Lynx fondée à Rome en 1603, la plus ancienne académie d'Europe, qui prit la défense de Galilée, un de ses membres les plus notoires. Il y eut aussi l'académie platonicienne de Florence, puis ce fut la Royal Society de Londres fondée en 1662, dont Newton fut président, l'Académie française fondée en 1635 par Richelieu sous Louis XIII « pour épurer et fixer la langue. » Au règne suivant du roi soleil l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1663 et en 1666 sur le conseil de Colbert l'Académie de France à Rome et l'Académie des Sciences qui accueillit d'emblée quelques médecins considérés comme savants anatomistes ou physiologistes, alors que l'art médical était considéré trop déficient pour mériter d'être individualisé. Les académies des Beaux-Arts et des Sciences morales et politiques rejoindront les précédentes dans l'Institut de France installé Quai Conti par le Premier Consul en 1803, puis confirmé par Napoléon en 1805.

Pierre Chirac, natif de Conques et docteur de Montpellier, devint le Premier Médecin de Louis XV, après avoir été celui du Régent. Il avait bien tenté de créer une académie de médecine, mais il dut faire face à l'hostilité de la faculté de Paris soucieuse de ses prérogatives acquises au cours du temps. Sur le point d'aboutir, il mourut et son successeur, moins combatif, abandonna la lutte.

A l'opposé, le Premier Chirurgien Georges Mareschal, qui succéda à Félix le quel avait guéri Louis XIV de sa fistule anale, s'était associé à François Gigot de la Peyronnie de Montpellier et à eux deux, ils firent céder la récalcitrante faculté. Après s'être appelée société académique saint Côme, l'académie royale de chirurgie fut reconnue par Lettres Patentes de Louis XV en 1748 et elle s'installa plus tard dans le bâtiment néo-classique construit par Gandouin, et dévolu depuis à l'université Paris V René Descartes.

La mort de Louis XV de la variole en 1774 suscita une émotion telle que sous l'impulsion de Félix Vicq d'Azyr fut fondée en 1778 la société royale de médecine qui se réunissait au Louvre préfigurant l'académie actuelle avec son réseau de correspondants nationaux et étrangers.

Au siècle des Lumières, les académies se multiplièrent dans toute l'Europe, à Stockholm, Madrid. L'Académie des sciences de Berlin, fondée en 1700, eut même un président français François Moreau de Maupertuis, ami de Montesquieu et de Voltaire, lequel le recommanda à Frédéric II. Les

principales villes du royaume de France s'en dotèrent, dont celle de Bordeaux qui vient de fêter son tricentenaire et s'honore d'avoir été présidée à trois reprises par Montesquieu lequel fonda des prix de physique et d'anatomie pour encourager le développement des sciences.

En France, la création de l'Académie royale de médecine par ordonnance du 20 décembre 1820 est donc l'aboutissement d'une longue et laborieuse gestation au cours de laquelle la discipline d'Hippocrate accéda enfin au rationalisme scientifique qui l'a rendue depuis efficiente dans bien des domaines.

Sur le conseil de son premier médecin, le baron Portal (1742-1832) qui s'y fit nommer président à vie, le roi Louis XVIII chargeait l'Académie de travailler au perfectionnement de la science médicale, de répondre aux demandes du gouvernement sur tout ce qui intéresse la santé publique et principalement sur les épidémies, les maladies particulières à certaines régions, les épizooties, les différents cas de médecine légale, la propagation de la vaccine, l'examen des remèdes nouveaux tant internes qu'externes et les eaux minérales naturelles ou factices.

L'Académie était chargée de continuer les travaux de la Société royale de médecine et de l'Académie royale de chirurgie, qui avaient été supprimées comme les autres académies, facultés, sociétés savantes et corporations par la Convention révolutionnaire de 1793, sous l'utopique prétexte d'égalité défendu par l'abbé Grégoire et le peintre David.

Ainsi prit fin l'interminable lutte entre médecins et chirurgiens. Ces derniers ont été longtemps pris, selon leur étymologie, pour de simples manœuvres, alors qu'ils avaient depuis longtemps acquis les gestes efficaces en pathologie externe.

Cette union de la médecine et de la chirurgie donnait l'autorité nécessaire à cette nouvelle Compagnie, que renforçait l'adjonction des pharmaciens et des vétérinaires. La nécessaire symbiose médico-chirurgicale est annoncée dès l'entrée de l'Académie où l'on est accueilli par Desgenettes et Larrey.

L'Académie est en fait l'héritière de cinq organismes. Aux deux précédentes, il faut ajouter les trois commissions créées par le pouvoir royal pour limiter les prétentions de la faculté : la commission royale des remèdes particuliers et eaux minérales de 1772, la commission royale des épidémies et des épizooties de 1776 et le comité central de la vaccine de 1809, dont les noms et les dates de création sont rappelés sur la frise visible derrière la tribune de la salle des séances.

Dans les ordonnances suivantes Louis XVIII fit preuve de tolérance et de sens politique en nommant les médecins et chirurgiens que son adversaire Napoléon Ier avait fait barons. Corvisart, médecin personnel et confident de l'Empereur dont le savant biographe Jean Tulard dit que « Napoléon ne croyait ni en Dieu, ni en la médecine, mais il croyait en Corvisart »; Nicolas Desgenettes qui, pendant la campagne d'Égypte avait soigné les pestiférés de Jaffa avant de participer aux autres batailles, ainsi que les chirurgiens des campagnes napoléoniennes, Larrey, Percy et Yvan. Le baron Antoine Dubois qui avait accouché Marie-Louise en 1811 d'une délicate présentation du siège fut aussi de la liste nommée par le roi.

Cette heureuse symbiose médico-chirurgicale est visible dès le seuil de l'Académie, où l'on est accueilli par les statues en pied de Larrey et Desgenettes. Ceux-ci ainsi que Monge et Geoffroy-Saint-Hilaire avaient fait partie de l'Institut d'Égypte fondé au Caire en 1798 lors de l'expédition de Bonaparte.

Parmi les premiers nommés figurent aussi Pinel, Esquirol, Béclard, Dupuytren, Orfila, ce dernier originaire des Baléares, fut doyen de la Faculté et fondateur à Paris de la toxicologie.

Des membres libres furent également nommés ; Cuvier, le zoologiste secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le tératologiste Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt membre de l'Académie des sciences, à son retour d'Angleterre milita en

faveur de la vaccination jennérienne; Victor de Sèze, frère du défenseur de Louis XVI était médecin-chef de l'hôpital Saint-André et premier recteur de Bordeaux, le naturaliste comte de Lacépède premier grand chancelier de l'ordre de la Légion d'Honneur, les chimistes Berthollet et Gay-Lussac, le mathématicien et physicien de la thermodynamique Joseph Fourier qui avait été préfet et baron d'empire, le baron Ramond de Carbonnières, ancien préfet lui aussi et découvreur des Pyrénées qu'il avait escaladées, souvent en premier, comme au Mont Perdu et nommé sans doute pour sa connaissance des stations thermales de la chaîne.

Cette section des membres libres permettra d'accueillir Pasteur et ses disciples, des savants de renom tels Arago, Chevreul, des hommes politiques, tels Georges Clemenceau, qui avait exercé la médecine durant vingt ans à Montmartre avant d'être le « *Père La Victoire* » en 1918 et le ministre Edouard Bonnefous, des hommes de lettres, médecins de formation, comme Emile Littré, et Georges Duhamel qui présida l'Académie de médecine en 1960.

Les premières listes formèrent le noyau initial de l'Académie qui ensuite, en toute liberté, procéda à l'élection de ses nouveaux membres. Les effectifs de titulaires, correspondants, associés étrangers ont varié dans le temps, comme le nombre et la composition des divisions.

Les dernières retouches au règlement ont tenu compte de la rapidité actuelle des moyens de communication. Ainsi sont rassemblés dans les quatre divisions de médecine, chirurgie, biologie et santé publique les résidents (Paris-Ile de France) et les non résidents. Les provinciaux ont été longtemps regroupés dans la huitième section, quelle que soit leur spécialité. Et si pour devenir vraiment nationale, il a fallu augmenter le pourcentage des non résidents par rapport aux résidents à raison d'un tiers / deux tiers, cette proportion devrait être inversée pour une plus juste représentation du nombre des facultés biomédicales, des CHU et de la population. En effet, sur 66 millions de français, Paris et l'Ile de France ne représentent que le sixième de la population française avec 11 millions. Les régions comptent deux fois plus de PU PH, d'enseignants-chercheurs que Paris et sa région. Ces chiffres prouvent le déséquilibre actuel de la représentativité nationale de l'Académie et les évolutions nécessaires pour un plus juste équilibre.

A titre d'exemple l'Académie royale de médecine de Belgique fondée en 1841 représente à parité Bruxelles et les autres centres scientifiques du pays (Anvers, Gand, Liège, Louvain et Namur).

Conseillère des pouvoirs publics pour tous les aspects de la santé publique, l'Académie se devait de susciter et d'encourager la recherche médicale par des prix, des médailles et des bourses. Cet effort nécessite de gérer au mieux le budget provenant de l'Etat, de ressources propres provenant de biens immobiliers, de legs et des mécènes. Institution d'Etat, les membres titulaires reçoivent une indemnité académique et les non-résidents ont leurs frais de déplacement remboursés. L'allongement de la longévité a contraint de fixer l'éméritat à 80 ans, qui prive seulement de l'indemnité académique, mais permet d'élire un nouveau membre.

Dans ses premiers statuts l'Académie était chargée d'un service de vaccination et de chef de travaux affecté au laboratoire de chimie et de bactériologie, disparu au cours du temps.

Par ordonnance royale du 15 septembre 1833, le costume académique est décrit, rappelant celui de l'Institut, dont il se différencie par les broderies amarantes comportant les serpents d'Esculape au lieu des branches vertes d'olivier; bicorne et attribution officielle d'une épée à poignée d'or. Ce costume est seulement porté par le bureau lors des séances solennelles.

Les ordonnances royales avaient tout prévu, sauf le logement de l'Académie et la recherche d'un toit décent dura 82 ans. A ses débuts l'Académie se réunissait dans l'ancienne chapelle de la Charité qui existe toujours, à l'angle de la rue des Saints-Pères et du Boulevard Saint Germain.

Malgré l'inconfort du lieu on y débattait avec passion des avancées liées à l'esprit de progrès en médecine, qui s'était enfin libéré en ce XIX^{ème} siècle et se poursuit depuis. Le Collège de France naquit au XVI^{ème} siècle sous François Ier pour permettre aux esprits libérés de la Renaissance de s'exprimer en toute indépendance loin de la scolastique médiévale de la vieille Sorbonne ; c'est toujours une institution d'exception. De même, l'Académie de médecine est l'aboutissement des efforts pour se libérer de l'oppression grandissante depuis deux siècles de la faculté de médecine de Paris, dont Molière se moquait déjà.

L'Académie était le lieu d'échanges souvent houleux sur les grands problèmes de l'époque, où s'affrontaient opposants et partisans de l'anesthésie à l'éther, de la génération spontanée, de la contagiosité du choléra niée par Magendie, de la spécificité nosographique, de la théorie cellulaire de Virchow. Le débat sur la continuité de la matière et du vivant avait été lancé par Diderot qui écrivait en 1769 « Tout est en un flux perpétuel. Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a qu'un seul individu, c'est le tout. Naître, vivre et passer, c'est changer de forme. » Cent cinquante ans plus tard le poète écrira

« Le don de vivre a passé dans les fleurs !
Tout va sous terre et rentre dans le jeu. »

Les pouvoirs publics se succédaient (deux royaumes un empire, deux républiques) et l'Académie attendait toujours un local digne d'elle. Il fut même envisagé de construire un bâtiment proche de l'Institut. En 1895, le conseil municipal proposa un emplacement dépendant du couvent des Petits-Augustins. Avec l'accord du Conseil d'Etat, du Parlement et le soutien de Louis Liard directeur de l'Enseignement supérieur, l'architecte Justin Rochet fut chargé de construire l'Hôtel académique et ses dépendances autour d'une cour centrale nécessitée par le service de la vaccine et ses étables, ainsi que les laboratoires de chimie et de bactériologie.

En 1902 l'Académie s'installait enfin dans son hôtel de la rue Bonaparte, mitoyen de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts. L'architecte Justin Rochet, qui construira le nouvel hôpital de la Pitié, marqué par le style de l'art nouveau y a multiplié les motifs floraux dans les mosaïques de revêtement, ainsi que dans la ferronnerie qui orne le grand escalier menant à l'étage de la salle des séances. Celle-ci a été récemment restaurée pour retrouver sa couleur gris pastel d'origine ; la sonorisation a été améliorée et le nombre de pupitres augmenté. La peinture de la coupole n'étant plus au goût du jour a été remplacée par le rappel du nom de l'Académie devenue nationale depuis 1947, calligraphie due au peintre Georges Mathieu.

La Bibliothèque de l'Académie héritière des archives des deux institutions d'Ancien Régime qui l'ont précédée, a été enrichie des cinq mille volumes anciens du fond Daremberg, dont des incunables. Elle conserve les biographies, portraits, médailles et bustes de ses membres et d'autres objets de collection. Elle reçoit les périodiques français et étrangers, ouvrages et thèses. La richesse de sa documentation la met au tout premier rang. D'un accès aisé, elle offre un outil de travail exceptionnel.

Elle possède depuis le début le Bulletin de l'Académie qui publie les rapports et les communications faites par les membres et les personnalités extérieures. A ses débuts l'Académie se réunissait un mardi par mois. L'abondance des ordres du jour a rendu les séances hebdomadaires. Une commission inter-académique organise des réunions communes avec les autres académies (Sciences, Pharmacie, Vétérinaire, Agriculture..) et les échanges avec les académies étrangères.

Les œuvres d'art sont nombreuses dans les couloirs, les salles de travail des commissions, la bibliothèque, avec des portraits, des bustes et dans le salon Lhermitte une toile d'Edouard Vuillard représentant le cardiologue Vaquez au chevet d'une patiente. Peintures et sculptures dont celles de David d'Angers constituent un riche patrimoine.

Le plus précieux est incontestablement celui constitué par les membres, qui depuis 1820, par leurs travaux, ont illustré le passé prestigieux de cette Compagnie.

Grâce au doyen Francis Tayeau qui fut mon mentor à l'Académie et qui la présida en 1985, nous disposons d'un index biographique de 1820 à 1990, lequel comporte pour cette période 3014 notices, concernant 2300 français, 1006 membres titulaires, 714 associés et correspondants étrangers représentant 51 pays.

Quels ont été les principaux thèmes débattus et leurs acteurs pendant cette période de bouleversement biomédical ?

-Corvisart médecin de la Charité, (cet hôpital était à l'emplacement actuel de la Faculté de la rue des Saints-Pères) fut un chef d'école renommé initiant à la méthode anatomo-clinique son élève le breton René Théophile Laennec qui eut la géniale intuition, alliée à son « oreille absolue » de flûtiste, d'inventer le stéthoscope devenu l'emblème de la profession. Ce cylindre qu'il façonnait lui-même avec un tour et différentes sortes de bois, lui permit de décrire la séméiologie sonore des lésions pleuro-pulmonaires et cardiaques qu'il vérifiait ensuite sur le cadavre. L'auscultation marque la *naissance de la clinique* pour reprendre le titre du célèbre ouvrage de Michel Foucault, avec la prise de l'observation comportant l'anamnèse, l'histoire de la maladie, la description des signes fonctionnels, généraux et physiques.

-Pierre Fidèle Bretonneau, le médecin de Tours, comprit en étudiant les fausses-membranes de la diphtérie et les lésions intestinales de la fièvre typhoïde qui s'appelaient alors dothiéntérie, alors que leur agent microbien n'était pas encore connu, que les maladies étaient des entités spécifiques. Son élève Armand Trousseau s'en fit le porte parole dans ses célèbres leçons cliniques de l'Hôtel-Dieu.

A l'opposé l'impérialiste Broussais soutenait que les maladies résultaient d'une gastro-entérite que les réactions individuelles transformaient en maladies qu'il recommandait de traiter par des saignées et des purges. Ce fut un retour néfaste aux idées erronées de la médecine hippocratique-galénique, vérifiant l'adage de Victor Hugo que « *la science va sans cesse se raturant* » Il était en effet trop tôt pour que le terrain reçut une explication génomique.

- En 1873 Jean-Martin Charcot fut élu dans la section d'anatomie pathologique. Il avait non seulement décrit des maladies neurologiques nouvelles et par ses descriptions de l'hystérie ouvert les portes de l'inconscient à son élève Sigmund Freud.

Continuant la méthode anatomo-clinique, avec son interne bordelais Albert Pitres, il pratiquait des coupes du cerveau pour en comprendre les localisations fonctionnelles. Pitres, élu en 1898, sera doyen de la faculté mixte de Bordeaux où il fut un pionnier en individualisant les chaires des différentes spécialités médico-chirurgicales ; il installera l'école du service de santé des armées qui formera des « navalais » pendant un siècle en leur assurant une formation spécifique en pathologie exotique et ethnographie, à l'origine du musée actuel. Pitres est surtout le fondateur des neurosciences à Bordeaux, qui connaissent là un essor exceptionnel. Dans le sillage de Charcot, l'Académie élira d'autres neurologues célèbres comme Déjerine en 1908, Pierre Marie en 1911, Babinski en 1914, Alajouanine, Garcin, Guillain...Le fils du « prince de la neurologie », le commandant Jean-Baptiste Charcot, élu membre libre à l'académie des sciences, le sera également à celle de médecine en 1930, quatre ans avant le naufrage du « *Pourquoi Pas ?* » en mer d'Islande.

- Une révolution fut menée par deux aliénistes originaires du Languedoc et appartenant à la première liste des nommés Philippe Pinel et son élève Dominique Esquirol. C'est eux qui ont transformé les asiles d'aliénés en hôpitaux psychiatriques. Libérant les aliénés de leurs chaînes, comme le rappelle

la fresque qui orne la salle des bustes de notre Académie, ils sont à l'origine de la nosographie initiale des maladies mentales. Antoine Blanche, psychiatre et médecin-légiste hérita de son père la clinique privée qui accueillait des patients célèbres de l'époque comme Charles Gounod et Gérard de Nerval affligés de psychose maniaco-dépressive ou Guy de Maupassant frappé de démence syphilitique.

- La révolution physiologique fut amorcée par François Magendie, bordelais d'origine. Elu en 1821, il fut au Collège de France le maître de Claude Bernard (1813-1878) dont le nom est lié à la médecine expérimentale et à l'introduction de la biologie en clinique. De toutes les Académies, française et des sciences, il fut élu à celle de médecine en 1861. La fonction perturbée par la maladie, diminuée, annulée ou augmentée, selon Claude Bernard, verra sa traduction au niveau cellulaire grâce à l'allemand Virchow qui fonda l'anatomie pathologique microscopique. Ce n'est qu'à la deuxième moitié du XX^{ème} siècle que la lésion sera définie au niveau moléculaire et génomique.

-Louis René Villermé (1782-1863), élu à la section d'hygiène en 1835, mérite d'être considéré comme le fondateur en France de l'épidémiologie en santé publique. Il démontra que la mortalité globale était plus élevée dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches et il concluait que la mort est une maladie sociale, l'aisance conserve la vie, la misère l'abrège. Une séance récente dédiée au sans-logis – 300.000 pour Paris et sa proximité-révélaient que leur espérance de vie était diminuée de moitié, une année dehors abrège la vie de 4 ans.

Dans un autre mémoire de 1829 sur la taille des conscrits des armées napoléoniennes provenant des quartiers aisés était supérieure à celle des conscrits des quartiers pauvres de Paris, Villermé écrivit « la taille adulte est plus élevée et la croissance plus rapide en proportion dans les quartiers riches où il y a plus de confort dans les maisons, de vêtements, de nourriture et moins de fatigue due au travail, moins de privations pendant l'enfance et l'adolescence. Les circonstances qui accompagnent la pauvreté retardent l'âge auquel la taille définitive est atteinte et diminuent celle-ci. » Villermé avait décelé les arguments en faveur de variations séculaires plutôt que d'une véritable accélération. Car ce phénomène n'est ni définitif, ni universel. C'est un bon indicateur de santé publique et du niveau de vie d'une population, en sachant que les plus défavorisés, comme toujours, sont les plus sensibles aux variations dans les deux sexes. Le retour de la précarité en Europe et les inégalités dans le droit à la santé redonnent de l'actualité à ces marqueurs.

-L'autre grande révolution de ce siècle fut conduite par Louis Pasteur (1822-1895), à l'origine des biotechnologies, dont on ne cesse de bénéficier grâce aux vaccinations qui ont permis d'éradiquer nombre de fléaux infectieux. Les conditions de la vie en ont été radicalement transformées. Appartenant à l'Académie française et à celle des sciences, Louis Pasteur fut élu en 1873 à l'Académie de médecine, comme membre libre, puisqu'il n'était ni médecin, chirurgien, pharmacien ou vétérinaire, mais chimiste, précédé par les chimistes de la première liste Berthollet et Gay-Lussac. D'autres pasteuriens y entreront, Emile Roux, le directeur de l'Institut Pasteur, Chamberland, Albert Calmette, le père du BCG et Gaston Ramon, le père des anatoxines, Duclaux, Alexandre Yersin, le découvreur du bacille pesteux et Joseph Grancher, le professeur de pédiatrie habilité à pratiquer les vaccinations à la demande de Pasteur.

- Les chirurgiens doivent beaucoup à ceux des armées napoléoniennes déjà cités, qui comprirent aussi Bégin et ceux de la pratique civile, comme le baron Alexis Boyer, Nélaton, Dupuytren, président de l'Académie en 1824, Velpeau en 1849, lequel avait contesté l'anesthésie à l'éther avant de faire amende honorable. Ils doivent leurs succès à l'introduction de l'anesthésie à l'éther et de l'asepsie-antisepsie initiée par Joseph Lister, à la suite des travaux de Pasteur. Jean-Louis Faure, girondin natif de Sainte-Foy-la-Grande, ainsi que Paul Broca, lequel fut le premier à analyser les pièces opératoires au microscope. Fondateur de la société d'anthropologie, le nom de Broca est

attaché à la découverte de la localisation cérébrale de l'aphasie motrice. Son élève Samuel Pozzi, natif de Bergerac sera le fondateur de la chirurgie gynécologique : son traité traduit dans toutes les langues européennes le rendra célèbre et lui ouvrira les portes de l'Académie en 1896.

- Le baron Hippolyte Larrey, le fils du chirurgien de la Grande Armée sera élu en 1850 et présidera l'Académie en 1863. Le lien avec le Val de Grâce maintient la tradition d'élire des médecins-généralistes du service de santé des armées.

- Baudelocque, Tarnier et Pinard ouvrirent la voie aux accoucheurs qui apportèrent la sécurité à l'art obstétrical.

- René Leriche fut comme Alexis Carrel un chirurgien expérimentateur de techniques nouvelles. Au XXème siècle le nom de René Küss s'impose parce qu'il osa le premier la transplantation rénale et persévéra malgré les échecs initiaux ; il présida l'Académie en 1987. Son nom est à rapprocher de celui de Jean Hamburger, fondateur de la néphrologie à l'hôpital Necker.

- Chez les médecins, Jean Baptiste Bouillaud décrivit le rhumatisme articulaire aigu et ses atteintes cardiaques. Ce fléau, dont on disait qu'il léchait les articulations, mais mordait le cœur, principalement les valves mitrales et aortiques, ne disparut qu'avec l'arrivée de la pénicilline et des corticoïdes. Auteur d'un Traité de nosographie médicale et des maladies du cœur, Bouillaud présida l'Académie en 1862. A la suite de ce pionnier, le XXème siècle reçut à l'Académie une pléiade de médecins d'enfants Hutinel, Nobécourt, Gaucher, Grancher, Antonin Marfan, Marquézy, Lesné, Brissaud, Marcel Lelong, Julien Marie, Stéphane Thieffry, Pierre Mozziconacci, Raymond Mande, Robert Laplane, Michel Arthuis, Henri Lestradet.

Maurice Lamy illustra la première chaire de génétique et Raymond Turpin décrivit la trisomie 21 au tout début de la cytogénétique. La figure de Robert Debré qui présida l'Académie en 1958 s'impose par son action de précurseur en santé publique et par sa réforme hospitalo-universitaire maintenue jusqu'à maintenant.

Jean Bernard et Jacques Ruffié, sont des figures emblématiques de l'hématologie, qui a connu une transformation radicale du pronostic des leucémies et des lymphomes jusque là mortels.

Le petit-fils de Pasteur, Louis Pasteur Valléry-Radot (1886-1970) présida l'Académie en 1970 ; son traité de médecine, le fameux PVR a formé des générations d'étudiants et son école se prolonge encore de nos jours.

L'Académie de médecine peut s'enorgueillir de compter parmi les siens de nombreux prix Nobel : élue membre libre en 1922, Marie Curie double prix Nobel recevra celui de physique en 1903 et celui de chimie en 1911 ; Alphonse Laveran en 1907 pour sa découverte à Constantine du plasmodium parasite du paludisme, le pasteurien Ilytch Metchnikov en 1908 pour sa démonstration de l'immunité cellulaire, Alexis Carrel en 1912 qui avait démontré à l'Institut Rockefeller aux USA chez l'animal la faisabilité des pontages artériels et des transplantations. Charles Richet en 1913 pour sa découverte de l'anaphylaxie ; Charles Nicolle en 1928 pour sa contribution au typhus; Frédéric Joliot en 1935 sera élu membre libre en 1943 ; le franco-américain André Cournand, convaincu de l'innocuité du cathétérisme cardiaque, développa à New York l'exploration hémodynamique et reçut le Nobel en 1956 ; le belge Christian de Duve nobélisé pour ses travaux sur les lysosomes et les maladies lysosomiales ;le bourguignon Roger Guillemin au Salk Institut de San Diego l'a obtenu en 1977 pour l'isolement du GnRH ; Jean Dausset en 1980 pour sa découverte des groupes leucocytaires HLA ouvrant la voie de l'histocompatibilité des transplantations. Luc Montagnier a partagé avec Françoise Barré-Simonni le Nobel en 2008 pour leur découverte en 1983, à l'Institut Pasteur, du rétrovirus responsable du SIDA.

Enfin Jules Hoffmann est le premier, en fonction du nouveau règlement, à se voir attribuer en avril 2012 le titre de *Membre honoris causa de l'Académie nationale de médecine* pour son prix Nobel de

2011. Triple académicien, avec l'académie des sciences et l'académie française, comme l'avaient été avant lui Claude Bernard, Pasteur et Jean Bernard. Il a découvert chez la drosophile- cet insecte qui ne cesse de nous informer sur les gènes du développement- le système Toll, conservé chez les vertébrés, qui assure leurs mécanismes de défense innée immédiate et générale, permettant avec l'immunité acquise de survivre dans un environnement hostile.

Non contente de ses gloires nationales, l'Académie eut l'élégance de s'associer des prix Nobel étrangers depuis la création du prix: Röntgen et Behring en 1901 ; Ross et Fischer et en 1902 ; Pavlov et Ramsay en 1904 ; Robert Koch en 1905 ; Ramon y Cajal en 1906 ; Ehrlich en 1908 ; Golgi en 1916 ; le belge Jules Bordet en 1919 ; Hopkins en 1929 ; en 1933 le grand généticien Morgan ; Sherrington en 1932, Fleming en 1945 ; Houssay et les Cori en 1947 ; Egas Moniz en 1949 ; Krebs en 1953 ; Pauling en 1954 ; Yalow en 1977.

Tous ces noms glorieux ont contribué à rendre la médecine scientifique et efficace et sonnent les grandes heures de l'Académie Nationale de médecine. Ils ne sont que l'émergence la plus visible de ce passé toujours présent qui éclaire l'avenir.
